

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 14

Nachruf: Mistral
Autor: V.F.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Place St-Laurent, 24 a.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 4 avril 1914 : † Mistral (V. F.). — La vicie Renaudo (Mistral). — Dictons provençaux. — Pioz, le grand dadou (J. J.). — Première désillusion (M.-E. T.). — Les souvenirs laissés par J.-J. Rousseau. — Boutades.

† MISTRAL

FRÉDÉRIC MISTRAL est mort, le 25 mars, à l'âge de 84 ans. La France perd en lui un de ses écrivains les plus illustres, et la Provence son plus grand poète, ainsi que l'ouvrier principal de la renaissance de l'antique langue des troubadours. Bien qu'il eût fait son droit et qu'il fût devenu un « monsieur », Mistral demeura fidèle à son petit village de Maillane et ne quitta la ferme paternelle, son cher « mas », que pour y revenir bien vite.

« Une fois licencié, comme tant d'autres, raconte-t-il dans ses *Mémoires*, j'arrivai au mas à l'heure où on allait souper sur la table de pierre, au frais, sous la tonnelle, aux derniers rayons du jour : — Bonsoir toute la compagnie ! — Dieu te le donne, Frédéric !... Et lorsque, encore debout, devant tous les laboureurs, j'eus rendu compte de ma dernière suee, mon vénérable père, sans autre observation, me dit seulement ceci :

« — Maintenant, mon beau gars, moi j'ai fait mon devoir. Tu en sais beaucoup plus que ce qu'on m'en a appris. C'est à toi de choisir la voie qui te convient : je te laisse libre.

« — Grand merci, répondis-je... »

A cette même heure, le futur poète prit la résolution de revivre en Provence le sentiment de race qu'il voyait s'annihiler, de provoquer cette résurrection en restaurant la langue historique du pays par la flamme de la poésie. Mistral avait alors vingt-et-un ans.

« Un soir, dit-il, par les semelles, à la vue des laboureurs qui suivaient en chantant la charrue dans la raie, j'entamai, gloire à Dieu ! le premier chant de *Mireille*. »

Mireille, le chef-d'œuvre de Mistral, parut en 1859. Dans cette touchante histoire d'amour, apparaît la Provence tout entière : passé et présent, nature et histoire, idiome et tradition. Du coup, son auteur devint célèbre, et sa gloire demeurera aussi longtemps que le provençal. Ses vers n'ont pas seulement les lettrés pour lecteurs : le peuple les connaît, les récite ; il n'y a pas de belles fêtes rurales, de grandes réunions populaires, sans que la poésie de Mistral n'en fasse partie, et cette poésie n'entretient les milliers de paysans qui l'écoutent que des vertus antiques, de l'amour de la famille, des riches-

ses de leur merveilleuse terre ; ses vers sont pleins de soleil, comme la Provence même ; ils sont éclos, non dans un cabinet de travail, mais en plein air, en face des Alpilles.

Le poème de *Mireille* fut traduit à peu près dans toutes les langues. L'Académie française le couronna. Il inspira le compositeur Gounod. En 1884, la librairie Hachette en publia une édition de grand luxe, que le peintre Eugène Burnand orna de vingt-cinq eaux-fortes et de cinquante-trois dessins superbes.

Ce qui fait l'originalité du génie de Mistral, c'est qu'il est la vraie image de son pays. Re-

vail était pressant, qu'il fallait donner aide, soit pour rentrer les foins, soit pour dériver l'eau de notre puits à roue, il criait dehors :

« — Où est Frédéric ? »

» Bien qu'à ce moment-là je fusse allongé sous un saule, pareissant à la recherche de quelque rime en fuite, ma pauvre mère répondait :

« — Il écrit.

» Et, aussitôt, la voix rude du brave homme s'apaisait en disant :

« — Ne le dérange pas.

» Car, pour lui, qui n'avait lu que l'Écriture Sainte et *Don Quichotte* en sa jeunesse, écrire était vraiment un office religieux. »

En 1897, la ville d'Arles vit s'ouvrir un « Musée de la Vieille Provence ». C'était une nouvelle création de Mistral, qu'il enrichit grandement à partir de 1904, grâce au prix Nobel, à lui décerné cette année-là.

Frédéric Mistral vint une fois sur les bords du Léman, pour voir d'où jaillissait son beau Rhône. Peut-être, en passant, s'informa-t-il de l'état de nos patois. Il saluait avec joie les écrits rappelant les anciennes traditions et les pittoresques du langage de nos pères. A M. Alfred Ceresole, qui lui avait envoyé ses *Scènes vaudoises*, il écrivit en 1885 une lettre charmante, pour le complimenter, et dont voici la fin :

« Né provençal, je suis l'instinct de ma nature, j'obéis à la voix du sang, je défends de toutes mes forces la personnalité et l'honneur de ma race réfugiée dans notre langue populaire. Et par les locutions romandes qui émailent les gentilles causeries de Jean-Louis, je vois avec bonheur que le génie provençal, sur les ailes du vent que vous appelez, je crois, *föhn*, va fleurir jusqu'aux rives de la source du Rhône.

» Puisque j'ai l'honneur de parler à un pasteur, et à un pasteur très sympathique, qu'il me soit permis de terminer ma lettre par

ce *desideratum* : n'est-il pas regrettable que la religion réformée n'ait pas réservé une chaire évangélique à cette langue provençale dans laquelle furent écrites les premières versions des livres saints et dans laquelle prêchèrent et lutèrent les anciens apôtres du protestantisme, je veux dire les Albigeois et les Vaudois ! »

Les quelques échantillons de cette belle langue, qu'on trouvera plus loin, permettront aux lecteurs curieux de ces choses de faire toute sorte d'observations sur les similitudes entre le provençal et le patois vaudois, en même temps qu'ils les rempliront d'admiration pour le génial



La prise de Chillon.

Les guerres de Bourgogne avaient porté une rude atteinte au prestige des souverains qui jusqu'alors avaient régné sur le Pays de Vaud. Berne n'eut pas de peine à se rendre maître de ces riches contrées, qu'elle convoitait depuis longtemps. Il ne lui restait plus, pour couronner sa victoire, qu'à s'emparer de Chillon, qui résistait encore, et des terres de l'Évêché de Lausanne. Une expédition, commandée par Négeli, attaqua le château de Chillon le 28 mars 1536. Une flotille genevoise s'était alliée aux Bernois. Prise entre deux feux, la place se rendit le 29, Bonivard fut délivré. Le gouverneur, Antoine de Beaufort, réussit à s'échapper avec une partie de la garnison. Deux jours après, l'armée bernoise entra à Lausanne, dont le dernier évêque, Sébastien de Montfaucon, prit la fuite. Nous étions de Berne !

« Cliché extrait de la plaquette « Souvenir du Centenaire » éditée par la papeterie Krieg & Cie.

tiré toute l'année au mas de Maillane, son temps s'y passait à écrire de beaux chants — *Calendal*, les *Iles d'Or*, *Nerto*, la *Reine Jeanne le Rhône*, les *Olivettes* — à rédiger l'*Armana provençau*, à réchauffer le zèle de ses amis les « félibres », à rédiger ses *Mémoires*, à édifier enfin le monument impérissable qu'est le *Trésor du félibrige* ou dictionnaire de la langue provençale, pour lequel l'Académie française le gratifia d'un prix de dix mille francs.

Cependant, il arrivait que le père du poète le réclamait pour des besognes plus prosaïques :

« Pauvre père ! Quelquefois, quand le tra-

écrivain, demeuré, malgré sa gloire, un homme simple et bon, et le plus délicieusement paysan des poètes. V. F.

GALANTERIE D'AMOUREUX

Un jeune paysan des environs de Flamatt, ayant à fêter le jour anniversaire de sa bonne amie, se creusait la tête pour imaginer quelque rare galanterie à lui faire. Après avoir bien rêvé, il lui vient une idée heureuse ; son plan est arrêté, et il profite de l'obscurité de la nuit pour le mettre à exécution. Le lendemain, au moment où la jeune fille ouvre sa fenêtre, pour respirer l'air frais du matin, son odorat est frappé par une forte senteur montant du jardin potager qui s'étale devant la maison. D'où lui vient cette surprise ? Elle-même ne possède pas une seule pièce de bétail, et cependant voilà ses choux et ses salades abreuvés et nourris dans toutes les règles ! Son instinct la met bientôt sur la voie, et, apercevant son amoureux qui s'approche timidement :

— Mon bon Hansi, lui crie-t-elle, c'est ton cœur qui a fait cela, je le sens !

LA VIÈO RENAUDO

La vièo Renaudo se souleio, assetado sus un plot, davans soun oustalet. Es passido, acabassido e frounsido, pecaire, comme une figo pecouieto. De tèms en tèms, coucho li mousco que se pauson sus soun nas ; pièi, bevènt lou soulèu, s'atrevaris e penequejo.

— Eh ! bèn, tanto Renaudo, aqui au bon soulèu, fasès un pichot som ?

— Hou ! tè, que vos que fague ! sièu aqui, te dirai, qui ni dorme ni vihe... Ravasseje, paterneje. Mai pièi, en pregant Dièu, finissès pèr vous achouca... Oh ! la marrido causo, quand poudès plus travaia ! vous languissès coume de chin.

— Vous enroumassarès, aqui au souleias, emé lou rebat que i'a.

— Oh ! ço, vai, enroumassa ! vesès pas que sièu seco, pecaire, coume uno esco ! Se me fassien bouli, fournirièu pas, belèu, uno maio d'oli.

— A vostro plaço, ièu anarièu un pau vèire li coumaire de voste age, tout plan-plan : vous espaçarié.

— Oh ! ço, vai, bono gènt ! li coumaire de moun age ! n'a tout-aro plus ges... Quau i'a n'caro, vejan ? La pouro Genevivo, qu'es sourdo comme un araire ; la vièio Pantantano, que bat la barloco ; Catarino dou Four, que fai jamais que gèmi... Ai bèn proun de mi lagno ; autant vaut demoura souleto.

— Que noun anas au lavadou ! barjarès un mouden emé li bugadiero...

— Oh ! ço, vai, li bugadiero ! aco's de patufello que tout lou jour bacellon, sus que ? sus lis un, lis autre. Parlon rèn que de causo que vous vènon en odi. Se trufon de tout lou monde, pièi rison coume de niais... Quauque jour lou bon Dieu iè moustrara miracle... Oh ! noun, noun, aco's plus coume de noste tèms.

— E de que parlavias, de voste tèms ?

— De noste tèms ? Ah ! se disié d'istori, de conte, de sourneto, que vous òupilavias de lis ausi : *La Bèsti de Sèt Tèsto*, *Jan Cerco-la-pou*, *lou Grand Cors sènso amo*... Rèn qu'uno, de fes que i'a, duravo tres, quatre vihado.

D'aquèu tèms se fièlavo d'estame, de canebe. L'ivèr, après soupa, partian emé nosti fièlouso, e nous acampavian dins quanco grando jasso. Entendian, eila-deforo, boufa lou vènt-terrau e li chin japa au loup. Mai nous-àutri, bèn caudo, nous agrouvavian aqui sus lou femiè di fedo ; e dou tèms que lis ome apastouravon o mousien, e que li bèus agnèu turtavon d'ain gènoi la pousto de si maire en remenant la co, li femo,

coume vous dise, en virant noste fus, escoutavian o disian de conte. MISTRAL.

La vieille Renaude.

(Traduction littérale.)

La vieille Renaude s'ensoleille (se chauffe au soleil) assise sur un plot, devant sa maisonnette. Elle est passée (flétrie), ratatinée et ridée, hélas ! comme une figue pendante. De temps en temps, elle chasse les mouches qui se posent sur son nez ; puis, buvant le soleil, elle s'assoupit et s'endort.

— Eh bien, tante Renaude, par là, au bon soleil, vous faites un petit somme ?

— Ho ! tiens, que veux-tu que je fasse ? Je suis là, te dirai-je, sans dormir, ni veiller... Je rêve, je dis des paternôtres. Mais puis, en priant Dieu, vous finissez par vous assoupir. Oh ! la mauvaise chose quand vous ne pouvez plus travailler ! vous languissez comme des chiens.

— Vous attraperez un rhume, à ce grand soleil-là, avec la réverbération qu'il y a.

— Allons donc, m'enrhumer ! Ne vois-tu pas que je suis sèche, hélas ! comme amadou. Si l'on me faisait bouillir, je ne fournirais pas, peut-être, une maille d'huile.

— A votre place, moi, je m'en irais un peu voir les commères de votre âge, tout doucement : cela vous ferait passer le temps.

— Allons donc, bonnes gens ! Les commères de mon âge ? il n'y en a bientôt plus... Qui y a-t-il encore, voyons ? La pauvre Geneviève, qui est sourde comme une charrie ; la vieille Pantantane, qui bat la breloque ; Catherine du Four, qui ne fait que geindre... J'ai bien assez de mes peines, autant vaut demeurer seule.

— Que n'allez-vous au lavoir ! Vous bavardez un moment avec les lavandières.

— Allons donc, les lavandières ! ces espèces de péronnelles qui tout le jour frappent à tort et à travers, sur quoi ? sur les uns et sur les autres. Elles ne parlent que de choses qui vous viennent en haine (de choses ennuyeuses). Elles se moquent de tout le monde, puis rient comme des niais... quelque jour le bon Dieu leur fera voir miracle (les punira par un exemple)... Oh ! non, non, ce n'est pas comme de notre temps.

— Et de quoi parliez-vous, de votre temps ?

— De notre temps ? Ah ! l'on se disait des histoires, des contes, des sornettes, que l'on se délectait d'entendre : la *Bête des Sept Têtes*, *Jean Cherche-la-Peur*, le *Grand Corps sans âme*... Rien qu'une, des fois qu'il y a, durait trois, quatre veillées.

En ce temps-là, on filait de l'étain, du chanvre. L'hiver, après souper, nous partions avec nos quenouilles, et nous nous réunissions dans quelque grande bergerie. Nous entendions là-bas dehors souffler le mistral et les chiens aboyant au loup. Mais, nous autres, bien au chaud, nous nous accroupissions sur la litière des brebis ; et, pendant que les hommes pâturaient ou trayaient les bêtes, et que les beaux agneaux agenouillés cagnaient sur le pis de leurs mères en remuant la queue, nous les femmes, comme je vous dis, en tournant nos fuseaux, nous écoutions ou disions des contes.

La robe trouée. — « Mais, Marie, n'avez-vous pas honte : votre robe a des trous larges comme la main ! »

— Je ferai remarquer à Madame, que ce n'est pas ma robe, c'est celle à Madame.

Le patient perplexe. — « Alors, docteur, pour mes rhumatismes, vous me prescrivez ? »

— Peu de viande et beaucoup de légumes.

— Et pour mon anémie ?

— Beaucoup de légumes et peu de viande.

DICTONS PROVENÇAUX

Luno blanco,
Journado franco.

Luno palo,
L'aigo d'avallo (l'eau en bas).

Luno roujo,
Lou vènt se boujo.

Luno pleno a jamais vist soulèu leva.

Lou brut (bruit) fait pas de bèn,
Et lou bèn fait pas de brut.

A quau pau gagno et gros despènd,
Noun fau pas bourso pèr l'argent.

L'ordre adus (amène) lou pan,
Lou desordre la fam.

Amista (amitié) de gendre,
Soulèu (soleil) de decembre.

L'a ges (point) de plesi sènso peno.

Dièu nous garde de mau
Et de fre (froid) quand fai cau.

Tems, vènt, femo et fortunò
Viron coume la luno.

Fou quau se fiso à l'aigo morto

Avans de prendre la fiho,
Sachè ço qu'èi la maire.

PIOZ, LE GRAND DADOU!

Aimé Pioz.

Pardon, mossieu, vous me voyez en peine, Car j'aimerais entrer aux C. F. F., Mais je voudrais savoir où ça me mène ; Comme on m'a dit que vous êtes un chef Au beau collet, chic porteur de casquette, Je me suis dit : Sans tambour ni trompette Va le trouver, il te renseignera... Et me voilà.

Le chef de gare.

C'est comme il vous plaira. Mais tout d'abord, déclinez-moi, brave homme, Vos nom, prénom ; êtes-vous du pays ? Que savez-vous ? Avez-vous un diplôme ? Un de nos chefs est-il de vos amis ?

Aimé Pioz.

Eh ! non mossieu. Je suis de Constantine Et je m'appelle Aimé Pioz, dit Bobine. Je suis malin, j'ai même été taupier, Mais je voudrais, à Lausanne en premier, Tout comme vous porter un uniforme, Une casquette et que ça me transforme En beau gaillard ! On dit que ce métier Vous rend riche presque sans travailler ; Ça m'irait bien et de vous je profite Pour savoir où ça nous vient le plus vite. Est-ce au dépôt, en gare ou sur le train Que je pourrais gagner gros dès demain ?

Le chef.

Mais, monsieur Pioz, c'est dans tous nos services Qu'un ex-taupier est sûr de s'enrichir ; Pour empocher de très gros bénéfices Dites vos goûts, vous n'avez qu'à choisir. Si vous aimez la pioche on vous envoie. Le long des rails, sur une ou deux sections, Pour repiquer le gravier de la voie, Pour désherber ou pour des réfections. Mais ouvrez l'œil, car, sous mainte traverse, L'ingénieur, pendant la nuit, disperse Des tas d'écus, même des pièces d'or. En peu de temps, vous, simple homme d'équipe, Rien qu'en piochant et sans lâcher la pipe, Vous ramassez ainsi tout un trésor.

A. Pioz.

Ça, c'est tentant. Mais piocher sur la ligne, Pour un malin comme moi c'est-y digne ?

Le chef.

Sur la machine alors montez, mon bon, Soyez chauffeur ; mais, en cassant la houille,

* Cette arlequinade a été jouée, avec grand succès, dans une soirée de cheminots, grâce à celui qui a représenté Pioz avec un accent et des gestes impayables.